

L'utopie : méthode intempestive et imaginaire de construction du présent

Anne Staquet

Université de Mons

L'utopie n'est peut-être pas tout à fait un objet d'étude comme un autre. En effet, alors que ce genre littéraire a été très prolifique depuis son invention il y a un demi-millénaire, les utopies sont tellement décriées de notre temps que, s'y pencher, requiert souvent quelques justifications si on ne veut pas passer pour de doux rêveurs...

Cela vient certainement, en partie du moins, du fait que notre époque est très fortement tournée vers l'utilité immédiate et que le caractère « irréalisable » attaché aux utopies les déconsidère sur ce plan. Certes, au cours de l'histoire, certaines communautés se sont formées pour tenter de réaliser concrètement les projets des utopies. Mais non seulement celles-ci n'ont généralement survécu que peu de temps, parfois quelques dizaines d'années, mais surtout le terme d'utopie a été utilisé pour qualifier le communisme de l'ex union soviétique et les errements de ce régime en ont péjorativement entaché le terme. Retournement intéressant, puisque c'était déjà pour déconsidérer le régime communiste qu'on lui avait adjoint le qualificatif d'utopie.¹

Cette déconsidération actuelle des utopies tient aussi au type de définition qu'on leur donne. Outre la référence à l'étymologie du terme inventé par More et son caractère irréalisable, on a souvent défini les utopies sur base des traits saillants remarquables dans les sociétés imaginaires décrites par leurs auteurs à l'époque moderne. C'est ainsi que les caractéristiques d'égalité entre tous, voire d'uniformité, de possession en commun de tout, de manque de liberté et de mépris vis-à-vis des richesses pécuniaires sont des éléments souvent liés à la notion d'utopie. Comme aujourd'hui l'individualité et la liberté sont des valeurs essentielles dans nos sociétés occidentales, il en découle logiquement une méfiance et une connotation négative associée à l'idée même d'utopie.

En outre, le succès des anti-utopies est aussi pour beaucoup dans l'idée que les utopies sont dépassées aujourd'hui et ne méritent guère qu'on s'y intéresse encore. Je n'entrerai pas ici dans la question des anti-utopies, dont j'ai montré ailleurs² qu'elles ne réfutent nullement les utopies, mais projettent nos peurs actuelles sur des sociétés imaginaires données comme des issues possibles ou

1 « La péjoration du terme se confirme au XIX^e siècle dans la polémique entre la bourgeoisie et l'école politique libérale d'une part, et, de l'autre, les écoles du socialisme d'avant 1848. C'est dire que désormais le sens du mot dépendra du point de vue idéologique du locuteur. Dans le premier tiers du siècle, il s'applique aux divers socialismes avec une connotation nettement péjorative. Après la révolution de février et l'insurrection de juin 1848, il devient même ouvertement une injure à l'égard du socialisme et du communisme, tandis que le spectre de la Commune de Paris, en 1871, contribuera à faire de l'utopie une chimère non seulement absurde et irréalisable, mais dangereuse, parce qu'elle compromet l'ordre établi. On est donc loin, à la fin du XIX^e siècle, de l'œuvre de More, de la métaphore pseudo-géographique ou du genre littéraire.» Raymond Trousson, *D'utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 18-19.

2 Cf. tout particulièrement les deux premiers chapitres de mon ouvrage *L'utopie ou les fictions subversives*, Éditions du Grand-Midi, Zurich/Québec, 2003.

même probables de notre société, si on en accepte certaines nouveautés. Il suffit pour mon propos de tenir compte du fait que le succès de anti-utopies n'est pas étranger à la connotation négative que le terme revêt désormais.

Tous ces éléments expliquent pourquoi il est habituel aujourd'hui, lorsqu'on étudie les utopies, de justifier leur intérêt. La plupart des défenses sont de deux ordres. Parfois, on part des communautés qui se sont formées en se référant à l'un ou l'autre ouvrage utopique et on montre que, si elles ont échoué, ce n'est pas en raison des idées originales du texte, mais en fonction ou bien de l'incapacité de ses membres à sortir de leurs manières habituelles de vivre ou de leurs sentiments tels que la jalousie ou la possessivité ou bien encore en fonction d'une personne y ayant pris le pouvoir. D'autres fois, le plus souvent, on insiste sur les idées nouvelles des utopies, qui, en plus d'être intéressantes indépendamment de l'ensemble du système, ont même été réalisées dans nos sociétés actuelles ou sont en passe de l'être. Autrement dit, on accentue généralement le côté réaliste des utopies pour en justifier l'intérêt.

Ma défense des utopies va exactement à l'encontre de ces manières de faire. Je soutiens, en effet, que c'est justement parce que l'utopie est intempestive et imaginaire qu'elle participe de manière essentielle à la construction de notre présent. Exprimée de la sorte, l'idée a tout du paradoxe, puisque l'aspect imaginaire des utopies permettrait justement leur effectivité. Mais il ne s'agit pas ici de créer un paradoxe par goût de ceux-ci ou par esthétisme et certainement pas parce que le post-modernisme a remis à l'honneur les paradoxes dans la mesure où ils permettent de montrer les limites de la raison. C'est au contraire par la pure argumentation rationnelle que j'entends non pas jouer du paradoxe mais le résoudre.

*

Commençons par l'aspect intempestif des utopies. Il est exact que les utopies classiques décrivent des sociétés où les richesses individuelles n'existent pas et où il y a fort peu de différence entre les Utopiens, qui vivent tous en communauté de manière assez similaire. Que l'on pense aux utopies de More et de Campanella et on y retrouve ces caractéristiques. Cela n'est déjà plus le cas chez Fourier, mais deux à trois siècles se sont écoulés entre les unes et les autres et la société avait alors fortement évolué. La question **à se poser** est la raison pour laquelle les utopistes modernes ont imaginé des sociétés égalitaires. Ce n'est évidemment pas un hasard ni, j'y reviendrai, lié aux espoirs des auteurs. La réponse se trouve dans les conditions très inégalitaires de leur société. Si on considère que les utopies, par définition, sont de nature intempestive, il est logique que les sociétés qu'elles présentent comme idéales soient fondamentalement différentes des sociétés de leur auteur.

Plutôt que d'attacher aux utopies classiques le manque de liberté au profit de l'égalité, mieux vaut comprendre que les utopies commencent par critiquer leur société avant d'en construire une différente où, par l'organisation sociale uniquement³, on ne retrouve plus ces défauts. Les utopies s'élaborent donc contre leur temps. On peut par conséquent définir l'utopie par ses deux fonctions : la critique de la société combinée à la description d'une société imaginaire où les défauts présentés ne se retrouvent pas grâce à une organisation sociale différente.

Si on ne considère pas le caractère profondément critique et intempestif des utopies, on les confine dans les caractéristiques définies par les utopies classiques et on en accentue la perception péjorative actuelle. En plus, cela interdit quasiment d'en poursuivre le genre. Qui en effet aujourd'hui pourrait considérer comme idéal une société où l'égalité est à ce point privilégiée au détriment de la liberté ? Or, quoique certains anti-utopistes aient prédit la mort des utopies, il s'en écrit toujours, même si elles ne sont plus dans leur âge d'or.⁴ Évidemment, si on retrouve dans les utopies actuelles les deux fonctions de l'utopie, la description de la société présentée comme idéale n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'on trouvait dans les utopies classiques. Preuve supplémentaire du caractère intempestif des utopies.

*

Toutes les caractéristiques des utopies peuvent-elles s'expliquer par leur caractère intempestif ? Repartons du texte inaugural de More et voyons si tous les éléments de son texte peuvent s'expliquer de la sorte ou si on n'en trouve pas qui nous obligeraient à revoir notre définition ou à y adjoindre d'autres critères.

Un premier trait étonnant est la morale qu'on trouve des Utopiens. Celle-ci est particulièrement proche de l'épicurisme.⁵ Les habitants de l'île s'accordent volontiers des plaisirs simples et naturels : « Ils sont assez enclins à penser qu'aucun plaisir n'est répréhensible pourvu

3 Il n'y a pas dans les utopies le postulat que l'homme serait de nature différente, amical ou altruiste, par exemple. Cela se comprend, car cela donnerait comme message que notre société ne peut changer, qu'elle est ainsi en fonction de la nature humaine et qu'il faudrait pour avoir une société idéale que les hommes eux-mêmes soient différents. Cela n'empêche pas que les Utopiens soient généralement amicaux et altruistes, mais ils ne le sont pas par nature, ils le deviennent par l'éducation et l'organisation sociale.

D'autre part, les utopies – au contraire des anti-utopies et de la science-fiction – ne se basent pas non plus sur l'introduction de techniques particulières. Si tel était le cas, les utopies feraient passer l'idée que l'élément essentiel à une société idéale est la technique dont dispose une société et non pas l'organisation sociale et politique de celle-ci.

4 Dans le monde occidental, une des dernières et des plus intéressantes est certainement *La Québécoise* de Francine Lachance [Québec/Zurich, Éditions du Grand-Midi, 1990], à la fois grâce à son côté très actuel et à nombre de ses inventions, mais aussi parce qu'il s'agit d'une œuvre de fiction qui réfléchit fortement sur ce qu'est une utopie et quelles en sont les limites.

5 À ma connaissance, Marie Delcourt est la première à avoir mis en évidence ce trait étonnant de l'utopie de More. Sur cette question, on pourra consulter entre autre M. M. Lacombe, « La sagesse d'Épicure dans l'Utopie de More », *Moreana*, Volume 8, n° 31-32, 1971, pp. 169-182.

qu'il ne cause de gêne à personne. »⁶ Le trait est suffisamment étonnant et scandaleux pour l'époque pour que More prenne déjà quelques distances dans l'ouvrage-même :

Sur ce sujet, ils me paraissent accorder un peu trop à la secte qui se fait l'avocate du plaisir et qui voit en lui, sinon la totalité du bonheur, du moins son élément essentiel. Et, ce qui est plus étonnant encore, c'est de la religion, chose sérieuse cependant, austère, stricte, rigide, qu'ils tirent les arguments pour une doctrine si relâchée. Jamais en effet ils ne discutent au sujet du bonheur sans confronter les principes dictés par la religion avec la sagesse résultant de la raison, estimant celle-ci incapable de découvrir le vrai bonheur sans les secours de l'autre.⁷

Cette religion et morale des Utopiens est étonnante sous la plume d'un homme aussi fidèle au pape que l'est Thomas More.⁸ Certes, on peut lire le passage sous l'angle purement intempestif de son utopie, dans la mesure où la morale religieuse de son temps voyait dans l'épicurisme la morale la plus incompatible avec le christianisme, spécialement en ce qui concerne l'importance du plaisir.⁹ N'aurait-il pas été plus logique d'inventer une morale et une religion très différentes sans aller rechercher dans l'Antiquité celle qui est le plus en contradiction avec le christianisme ? Quoiqu'il en soit, cet élément nous donne une autre indication importante sur les utopies. En effet, à l'inverse de l'idée généralement admise, l'utopie ne correspond pas à la société rêvée ou souhaitée par l'auteur. En effet, More a accentué les règles de la morale religieuse dans sa propre demeure, séparant par exemple les hommes et les femmes et imposant une rigueur très éloignée de l'hédonisme épicurien. Il va même jusqu'à s'affubler d'un cilice. Par conséquent, la société décrite dans l'*Utopia* n'est sans doute pas la société idéale dont rêve More, mais une société fondamentalement différente de celle qu'il connaît. Cette idée trouve d'ailleurs confirmation par la manière dont il conclut son texte : « Sans pouvoir donner mon adhésion à tout ce qu'a dit cet homme, très savant sans contredit et riche d'une particulière expérience des choses humaines, je reconnais bien volontiers qu'il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais voir dans nos cités. Je le souhaite plutôt que je ne l'espère. »¹⁰ Dans ce passage, il admet certes espérer que plusieurs éléments de l'organisation de l'utopie se retrouvent un jour dans sa société, mais il précise aussi qu'il ne souhaite

6 Thomas More, *L'Utopie*, tr. fr. de Marie Delcourt, Paris, Garnier Flammarion, 1987 (1966), p. 161.

7 *Ibidem*, p. 172.

8 Rappelons, si besoin est, qu'il a « tenu tête » à Henri VIII n'acceptant jamais de reconnaître qu'il devienne chef de l'Église et récupère les prérogatives spirituelles du pape et que cela l'a conduit à l'échafaud.

9 Un siècle plus tard, François la Mothe Le Vayer s'amusera à faire d'Épicure le chrétien antique par excellence, celui qui refuse les dieux anciens sachant qu'ils sont faux, et qui attend donc la venue du Christ ! Sa perspective est évidemment critique et ironique. Gassendi tentera lui, à la manière de ce que Thomas d'Aquin avait fait à l'égard d'Aristote, de concilier Épicure et la religion catholique. Cf du premier *De la vertu des païens*, publié dans *Libertins du XVIIe siècle*, vol. 2, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2004 et, du second, *Vie et mœurs d'Épicure par Pierre Gassendi*, version bilingue, notes, introduction et commentaires par Sylvie Taussig, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

10 *Ibidem*, p. 234.

nullement que tous s'y retrouve. On pourrait certes y voir une mesure de prudence. Mais réduire tout à cela est abusif et n'explique pas pourquoi il a par ailleurs accentué, pour lui et sa maison, la rigueur religieuse alors que les Utopiens jouissent des plaisirs.

Il s'agit donc de voir, dans l'utopie, une pensée critique et intempestive, mais aussi autre chose que la société idéale de l'auteur.

*

Voyons si tous les éléments étonnants du texte s'expliquent de cette manière. L'ouvrage contient de nombreuses contradictions ou aberrations.

D'autres aspects étranges tiennent aux noms donnés dans le texte. Pourquoi More nomme-t-il son île « Utopie », littéralement lieu de nulle part ? L'ensemble des noms de l'ouvrage renforcent ce même jeu. Ainsi, la ville principale est baptisée « Amaraute », c'est-à-dire la ville brouillard ; le fleuve est prénommé l'« Anhydre » ; le prince se voit attribuer un nom qui signifie « celui sans peuple » et les habitants sont qualifiés de « citoyens sans pays », etc. Peut-on vraiment considérer qu'il s'agit là de simples jeux de mots d'un écrivain connaissant particulièrement bien le grec ancien ? Ils renforcent en tout cas l'idée que le récit est fictif. Mais un autre vocable déplace quelque peu le jeu linguistique. Le récit du voyage dans l'île imaginaire est fait par un voyageur très particulier, un marin au nom insolite : Raphaël Hythlodée. Or, l'étymologie grecque de ce terme est « professeur dans l'art de conter des sornettes » . C'est là un bien étrange nom pour un héros, d'autant qu'il n'a aucune preuve de ce qu'il avance, à l'exception de sa qualité de témoin. Et au cas où le lecteur n'aurait pas idée de traduire ces noms, More précise, à deux reprises, que ce navigateur a une excellente connaissance du grec ancien. Rien que cette étrange appellation pourrait faire penser que la vie en Utopie n'est pas la société idéale du chancelier Thomas More. D'ailleurs, pour qu'on ne s'y trompe pas, l'auteur ajoute encore qu'une société bien gouvernée se rencontre plus rarement que les monstres les plus étranges.

Et ce ne sont pas là les seules incohérences de l'ouvrage. Les villes, est-il précisé, sont entourées de hautes murailles. Pourquoi les protéger de cette manière alors qu'elles sont solidaires entre elles et que l'île est déjà entourée de récifs si dangereux qu'aucun navire n'a jamais pu l'atteindre sans l'aide des Utopiens ? On pourrait certes imaginer que c'est là un vestige du temps précédent le règne d'Utopus I^{er}. Il est toutefois difficile de concilier le fait que les Utopiens n'ont pas hésité à mener des travaux pharaoniques tels que de couper un bras de terre pour transformer un isthme en île et qu'ils n'auraient pas détruits de simples remparts. De plus, si les villes étaient conservées telles qu'elles, on ne pourrait comprendre que les maisons soient toutes identiques.

Les anomalies de ce types sont légions dans le récit. Les Utopiens vénèrent leur prêtres. C'est au point, ajoute Hythlodée, que la pire sentence pour des coupables est la réprimande d'un prêtre. Cet élément, quoique exagéré, aurait peut-être pu être crédible si, par ailleurs, l'esclavage n'existait pas. Il est cependant fort difficile de concevoir, même par l'esprit le plus religieux, qu'une admonestation de quelqu'un qu'on respecte puisse être considérée comme plus pénible que l'esclavage.

De nos jours, il est d'ailleurs déjà difficile d'imaginer une société idéale où l'esclavage est toléré. Toutefois, comme un esprit aussi éclairé que Voltaire n'y voyait toujours pas de problème plus de deux siècles plus tard, accordons, au bénéfice du doute, que ce point n'étonne pas les contemporains de More. En Utopie, l'esclavage est notamment la punition réservé à l'époux volage. Or, l'auteur spécifie que le conjoint lésé peut lui pardonner. On pourrait donc imaginer qu'un peuple raisonnable est bon et charitable et qu'il n'y a guère d'esclaves. Pourtant, More renchérit en expliquant que celui qui pardonne va alors rejoindre son conjoint en esclavage. Voilà, une bien étrange manière de favoriser la miséricorde et l'entente au sein des ménages.

Les Utopiens accordent bien plus de valeur à la sagesse qu'aux apparences et aux richesses, comme le montre notamment le fait qu'ils fabriquent en or leurs pots de chambre et qu'ils réservent les pierres précieuses aux jeux des enfants. Or, avant que les jeunes gens se marient, ils sont montrés nus l'un à l'autre au cours d'une singulière cérémonie, afin de ne pas être trompés sur la marchandise et d'éviter les déceptions par la suite. Cependant, les jeunes gens ne se connaissent pas et ils ne font jamais connaissance avant le mariage. Sans même prendre en compte le scandale que devait représenter ce type de cérémonie à l'époque, c'est là une manière fort expéditive et peu sage d'appareiller les corps et d'oublier les âmes. L'idée est d'autant plus saugrenue au sein d'une société qui méprise les apparences.

Les incohérences sont bien trop nombreuses et systématiques pour qu'on puisse les attribuer à une maladresse de l'auteur. Certaines s'expliquent par le caractère intempestif des utopies. On peut en effet expliquer ainsi l'épicurisme régnant sur l'île. De la même manière, la cérémonie de la présentation des fiancés peut éventuellement s'expliquer de la sorte, la société anglaise du XVI^e ne tenant pas compte de l'attrait physique entre les futurs époux. Mais on sent ici que l'explication est moins convaincante, car il n'était pas d'usage non plus de veiller à l'accord des caractères entre les futurs mariés, les aspects politiques et économiques jouant un rôle bien plus déterminant.

De plus, comment expliquer, par la fonction critique des utopies, l'esclavage de l'époux bienveillant, les murailles entourant les villes, etc. ? Ces grains de sable, par contre, peuvent trouver un sens quand on pense que l'utopie n'est pas la société idéale de l'auteur, celle qu'il souhaiterait voir réaliser dans sa société et que la description de la vie sage qui y règne est celle d'un certain maître

es sornettes. Dans cette perspective, il aurait été incohérent que la société décrite soit totalement raisonnable, puisque celui qui l'expose est justement un bonimenteur.

*

Thomas More et ses successeurs décrivent une société critique et intempestive, qu'ils annoncent comme raisonnable et idéale, mais qui ne correspond cependant pas à la société qu'ils souhaiteraient voir réalisée. Quel sens cela a-t-il ? Certes, elle est, chez More, décrite par un professeur en sornettes et son utopie répond comme une image inversée à l'*Éloge de la folie* d'Erasmus. Mais les anomalies de son texte pourraient aussi avoir un autre sens. Elles pourraient signifier qu'une société entièrement raisonnable est impossible, par exemple. Les principaux indices ayant mené à l'idée que l'utopie n'est pas la société que souhaiterait son auteur est la manière dont il conclut le texte et la différence entre la morale et la vie religieuse chez lui et dans l'utopie. Or, on sait que les incipit et les propos finaux sont souvent moins sincères que le reste de l'ouvrage, car l'auteur devait souvent endormir la méfiance des censeurs et qu'il aurait pu vivre une crise mystique et changer sa manière de voir. Autrement dit, n'ai-je pas considéré un peu rapidement, à partir de peu d'extraits, que la société racontée par More n'était pas celle qu'il souhaiterait voir advenir ? D'autant plus qu'il précise dans ce même passage final que beaucoup d'éléments de cette utopie lui semblent enviables.

Reprenons la question sous l'angle des lecteurs. Pas de doute que, pour nous, la vie sur l'île d'*Utopia* ne nous semble pas idéale. Personne aujourd'hui ne souhaiterait quitter sa société, malgré tous ses défauts, pour s'installer là-bas. C'est au point même que beaucoup d'interprètes des utopies ont prétendu qu'il s'agissait de mondes totalitaires. Cette impression, fautive me semble-t-il, vient de deux éléments. D'une part, le fait qu'on se retrouve face à une société égalitaire où l'État joue un rôle important et où la liberté n'est pas mise en avant. Autrement dit, on projette sur la société utopique notre vision du communisme, ce qui se fait d'autant plus facilement qu'au XIX^e siècle, les notions ont été étroitement associées. Il en reste visiblement quelque chose aujourd'hui. D'autre part, le fait que le procédé même de la description minutieuse produit cet effet de carcan. Si on imagine une représentation précise des structures et des mœurs de notre société, on pourrait aisément produire le même effet aux yeux d'un lecteur ignorant tout de nos manières de vivre. Ce sentiment est sans doute encore accentué par les réticences psychologiques de chacun à s'imaginer vivre très différemment et aux difficultés de s'intégrer à un autre système, fût-ce sur le mode de la simple projection.

Si l'aspect totalitaire des utopies peut assez aisément donner lieu à d'autres explications et,

de ce fait, être écarté, il reste que personne ne souhaiterait vivre en Utopie. Généralement, cette difficulté est résolue en rappelant qu'il s'agit-là de l'idéal d'une époque passée. Explication d'autant plus facilement accueillie qu'elle nous conforte dans l'idée que notre société est meilleure et a progressé. Pour en être certain, il faudrait se demander si notre société pourrait paraître meilleure aux contemporains de More. L'hypothèse est plausible, quoiqu'il faille peut-être regarder au-delà du simple confort matériel. On peut cependant admettre que la vie en Utopia est l'idéal d'une époque révolue.

Il reste qu'il faut se demander si réellement la vie en utopie peut paraître idéale et si les lecteurs contemporains de More auraient envie de quitter leur société et leur mode de vie pour s'y installer. À première vue, la réponse est oui. En effet, la misère et les inégalités étaient telles qu'il est difficile de penser qu'elles puissent être tolérables. Par contre, cette réponse est bien trop rapide. En effet, pour considérer que les contemporains de More pourraient préférer la société utopique à la leur, il ne faut pas considérer l'ensemble du peuple, mais les lecteurs de More. Or, ceux-ci sont des gens éduqués, d'autant plus que l'ouvrage est publié en latin. En outre, ce sont des personnes qui ont un niveau de vie très supérieur : ils ont le loisir de lire, mais ils ont aussi la possibilité de s'offrir des livres, objets qui restent encore particulièrement coûteux, et même des livres de fantaisie. Autrement dit, il ne peut être question des religieux, mais uniquement des nobles. Or, les nobles jouissent d'une vie particulièrement enviable : ils profitent de tous les avantages matériels de la vie et n'ont pas à travailler. Or, il en va tout autrement de la vie en Utopie. More, précise que chacun y vit de manière simple et sommaire, que tout luxe est, à dessein, mis de côté. Peut-on véritablement considérer que les nobles de son temps préféreraient abandonner leur vie luxueuse et oisive pour aller vivre de manière simple et rudimentaire en Utopie ? Non seulement la vie y est frustrée, mais chacun doit y travailler six heures par jour. Et les travaux sont essentiellement ceux des agriculteurs et des artisans. Difficile de considérer que les lecteurs de More seraient prêts à abandonner leur vie confortable et opulente pour celle-là. On peut certes soupçonner que certains idéalistes pourraient la concevoir comme préférable dans l'idée, mais impossible de croire que massivement la vie en utopie puisse paraître idéale à la grande majorité des lecteurs de More.

Même si c'est pour des raisons différentes, les lecteurs de l'Utopie d'alors ne vont pas davantage voir l'utopie comme la société idéale à réaliser que nous. Et More ne peut ignorer ce sentiment en rédigeant son texte. D'ailleurs, sa conclusion peut aussi se comprendre en ce sens : on y trouve bien des choses raisonnables, voire enviables, mais tout ne l'est pas.

*

La question se pose donc à nouveau. Pourquoi More peut-il avoir décrit une société fantaisiste, différente de celle qu'il connaît et qu'il donne comme idéale et raisonnable, alors que ses lecteurs ne vont pas davantage que lui la considérer telle ?

Mon hypothèse est que c'est justement son objectif : proposer une société qui, par plusieurs aspects, va décevoir ses lecteurs. Si après avoir terminé la lecture, on conclut, comme More nous le suggère, qu'il y a beaucoup de choses admirables, mais bien d'autres que l'on ne voudrait pas voir réalisées, on va immédiatement se demander ce qu'on apprécie, ce qu'on ne voudrait pas et, surtout, quels autres éléments pourraient nous sembler préférables non seulement sur l'île d'Utopie, mais aussi et surtout dans notre société. Autrement dit, l'utopie va inciter les lecteurs à s'interroger sur leur société idéale.

On peut évidemment se demander si ce n'est pas là une grande perte de temps et s'il n'aurait pas été plus simple de demander directement aux gens quelle serait leur société idéale. En effet, le faire de manière aussi détournée pourrait aussi avoir l'effet pervers de perdre toute une série de lecteurs, sans compter que les réponses ne vont pas parvenir à l'auteur.

Imaginons-nous dans une telle situation où on nous demande ce que serait notre société idéale. La réponse serait de cet ordre : une société plus juste, plus libre, plus ceci ou plus cela. C'est une réponse très différente que celle que nous suggèrent les utopistes avec la description d'une société imaginaire où l'organisation sociale est très différente.

D'abord, si on nous demande quelle est notre société idéale, nous partirons de l'organisation de la société dans laquelle nous vivons et nous tenterions de l'améliorer. Mais cela, c'est la voie de la politique, pas celle de l'utopie.¹¹ Alors que la première prend les choses telles qu'elles sont et suggère quelques améliorations, la seconde fait table rase du passé et part des critiques de la société en imaginant *da capo* une société où l'organisation permettrait de ne plus aboutir aux mêmes défauts. Comme le texte a développé notre imagination en nous suggérant que tout était possible, en lisant des utopies, nous allons être amené à sortir de nos zones de confort et des sentiers battus et on va sans doute, plus aisément, être incité à penser très différemment la société idéale.

Ensuite, la réponse donnée à la question directe est de l'ordre des valeurs : une société plus juste, plus égalitaire ou plus libre. Or, More ne propose pas une société plus égalitaire, mais décrit une société fondamentalement égalitaire. Et il le fait concrètement, par l'organisation sociale et politique. Les utopies ne fonctionnent pas sur le mode des valeurs, mais de l'organisation concrète. Une belle illustration de ce point se trouve dans *Icarie* de Cabet. Il voudrait une société où les gens sont solidaires entre eux. Plutôt que d'imaginer qu'on leur enseigne les vertus de la solidarité à l'école, il propose que l'habillement soit une blouse qui s'attache dans le dos par de petits boutons.

11 Cf. à ce propos la discussion entre Hythlodée, Pierre Gilles et More dans le premier livre de *l'Utopie*.

De la sorte, tous les jours, les gens doivent être solidaires les uns avec les autres. C'est donc bien par des éléments extrêmement concrets que fonctionne l'utopie.

La lecture d'utopies amène donc les lecteurs à penser différemment la société idéale, à partir des critiques de leur société, mais aussi en ouvrant leur imagination et en pensant concrètement une organisation où les défauts de leur société n'existe plus.

*

Remarquons d'ailleurs que ces effets particuliers produits par l'utopie valent autant pour les contemporains de l'auteur que pour nous qui lisons More cinq siècles plus tard. Et les fonctions de l'utopie mise en évidence chez More se retrouvent dans la plupart des utopies tant modernes que contemporaines.¹²

Il est toutefois une question qu'on doit se poser aujourd'hui et qui n'avait sans doute pas la même pertinence à l'époque. Quelle est l'utilité d'amener les lecteurs à penser de cette manière et à imaginer sur ce mode une société idéale ?

Mon hypothèse est qu'il s'agit d'un véritable geste politique qui va réellement transformer la société, justement, parce qu'on opère dans l'imaginaire et que les utopies sont des œuvres fictives.

D'une part, les utopies amènent à penser de manière critique au sein de sa propre société. Or, il va de soi qu'une société composée de citoyens critiques ne se gouverne pas comme une société de moutons.¹³ D'autre part, elles ne permettent pas qu'on s'en tienne seulement aux critiques. Il s'agit bien de prendre celles-ci comme point de départ pour concevoir d'autres modes d'organisation, afin d'éviter désormais les défauts identifiés. Et pas de doute qu'une société où les membres imaginent sans cesse comment vivre ensemble au mieux fera une société où les citoyens sont engagés.

Ce n'est donc pas en réalisant les utopies qu'elles permettent de changer le monde, mais au contraire, parce qu'elles sont fictives et qu'elles transforment l'imaginaire politique de leurs lecteurs en les amenant à penser différemment les problèmes de leur société et les solutions qu'ils pourraient y apporter.

12 Il serait trop long de le démontrer ici, mais le lecteur intéressé pourra se référer à mon ouvrage *L'utopie ou les fictions subversives*.

13 On pourrait d'ailleurs interpréter de la sorte la longue critique que fait More dans le premier livre d'une société essentiellement basée sur l'élevage de moutons.